

Histoires, fictions et discours politiques: des liaisons dangereuses?

« La Tondue de Chartres », photographiée par Robert Capa en juin 1944 à la Libération, a constitué le point de départ du roman écrit par Julie Héraclès, où celle-ci imagine la vie et le parcours qu'aurait eus cette femme. Un livre au contenu ambigu.

Fabienne MESSICA, membre du Comité national de la LDH

L'historien Fabrice Virgili dénombre vingt-mille femmes en France qui ont été tondues et maltraitées après la Libération, 40 % pour relations sexuelles avec un Allemand et 60 % pour marché noir, collaboration ou travail volontaire: une vengeance cruelle et profondément sexiste, une tache dans notre histoire. Simone, héroïne du roman *Vous ne connaissez rien de moi*⁽¹⁾, de Julie Héraclès, est une collaborationniste convaincue. Tondue après la Libération, elle devient, avec la photographie de Capa, un portrait et un personnage iconiques. Elle est, dès lors, toute fiction, celle d'un cliché qui fait le tour du monde. Or, le roman qui lui est consacré semble paradoxalement lui faire quitter la fiction au profit d'un réel non vrai, aux antipodes du « *mentir vrai* » que définit Paul Ricœur ou encore de la critique du réalisme chez Foucault qui y voit une machine à exclure les infinies variations du réel, de ses perceptions, représentations et jeux.

La production d'un « réel non vrai »

Mentir vrai, c'est aussi faire du lecteur un complice et non un juge. Juger une œuvre d'un point de vue politique est donc malaisé, c'est dire qu'il y a surtout un discours dans l'œuvre. Le livre de Julie Héraclès n'affiche rien de tout cela mais



ambitionne de nous faire accéder au moi de son personnage.

Pourquoi donc, en le lisant, sommes-nous saisis d'une sorte de malaise? Est-ce parce que nous voyons moins le plat que la recette, que c'est cousu de fil blanc, que le langage « populaire » est un pur artifice? Ou bien que, si le roman réussit la polémique en présentant Simone comme une sorte de résistante sociale doublée d'une victime – elle qui fut une vraie collaborationniste et antisémite –, il manque, par son style néoréaliste, le dépassement fictionnel? Au point de ne laisser qu'un discours un peu hésitant, ambigu.

Car le récit est réaliste. Peu d'éléments fictionnels, mais bien choisis. Un viol par un

futur résistant, un avortement, une amie d'enfance juive, le sauvetage d'une résistante nous peignent en effet une France collaborationniste qui a surtout souffert; et des résistants, surtout de la dernière heure ou bien salauds, quoi qu'il en soit. En mettant l'accent sur la liberté et combativité de Simone, en montrant de bons Allemands mais jamais de mauvais ni jamais aucune scène de la cruauté nazie et collaborationniste, l'auteur opère un total renversement de valeurs, aux antipodes des peintures nuancées, qui jouent de plusieurs distances. Et du roman, elle fait en réalité le discours d'une France qui ne savait rien.

On se rappelle du lumineux *Hiroshima mon amour* de Marguerite Duras qui, dès 1960, introduit dans son roman une héroïne qui est aussi une « tonduée » d'après la Libération. « *Tu n'as rien vu à Hiroshima* », cette phrase qui revient en boucle dans le scénario du film atteint ce paroxysme de nous parler de tout, de toute cécité et fatalisme. Elle ne prétend pas dire l'histoire mais embrasser l'histoire comme symbole.

Comment le livre de Julie Héraclès, qui accumule les lieux communs, a-t-il pu obtenir un tel succès critique et commercial? N'est-ce pas parce que, volontairement ou non, elle réhabilite un passé peu glorieux? Dans une période de dédramatisation de l'extrême droite et de polarisation extrême de la littérature, c'est, sinon intentionnel, du moins significatif de la banalisation du présent et du passé. ●

(1) Julie Héraclès, *Vous ne connaissez rien de moi*, Jean-Claude Lattès, août 2023.